Hommage à la Catalogne Rouge et Noire

Parler de l'Espagne de 1936, c'est un peu, pour ceux d'entre nous qui ont vécu son drame, étaler en public une affaire de famille. C'est à la fois un devoir impérieux et une tâche pénible. Peut-être y a-t-il dans ce sentiment ambigu un regret de nos vingt ans, de nos espoirs évanouis. Peut-être prêtons-nous au peuple espagnol plus qu'il ne se doit et il est possible que cette Révolution « romantique » ait marqué le recul définitif du libéralisme dans le monde. Mais puisque nous avons survécu à cette défaite, s'il reste encore en nous quelque sentiment de justice, quelque espoir de liberté, c'est que nous pensons que l'Espagne de 36 a été l'honneur de l'Europe, qu'avec tous ses défauts évidents cette révolution reste encore un modèle et en quelque sorte une préfiguration d'un monde digne d'être accepté et aimé.

Nous avons vu depuis des hommes sincères nous proposer de mourir pour Dantzig, pour la Tchécoslovaquie, pour la Pologne. Contre un envahisseur imbécile et motorisé, nous avons vu un mouvement de Résistance bien naturel, mais où se mêlait le pire au meilleur ; nous n'avons pas voulu, pas su ou pas osé y participer ; nous étions quelques-uns à penser qu'on nous proposait de troquer le racisme de Hitler contre la paix concentrationnaire soviétique. Le monde d'entre les deux guerres avait bloqué notre besoin d'action efficace, le monde d'après 36 nous a offert des caricatures risibles de nos idéaux. L'inaction entraîne la lâcheté et le cynisme. Je fais partie de cette génération « historiquement » sacrifiée, et je conçois donc bien le sourire sceptique de ceux qui nous ont succédé. Mais c'est pour cela que c'est notre devoir de rappeler aux

jeunes ce qu'a été l'Espagne de 36, ce qu'il y a encore de valable dans notre expérience d'alors ; certains comprendront peut-être qu'il y a quelques rares valeurs pour lesquelles vivre ou même mourir a un sens, à côté des grimaces frelatées du nationalisme ou des Empires totalitaires.

Le peuple espagnol s'est soulevé en juillet 1936, les fascismes remportaient succès sur succès en Europe, Mussolini avait préfiguré ce que son compère Hitler réalisait avec plus de sincérité, de sauvagerie, de folie et d'esprit de système. Une résistance à cette vague paraissait vaine ; la liberté s'éteignait partout et sans combat ; la justice sociale paraissait inséparable de la tyrannie et la liberté liée inéluctablement à l'exploitation capitaliste. Déjà cependant une lueur était apparue : la résistance sans espoir des ouvriers de Vienne ; les plus courageux d'entre nous pouvaient espérer encore mourir les armes à la main. Quand éclatèrent les Journées de juillet 1936, on put penser qu'il était encore possible non seulement de combattre, mais de vaincre. Cet immense espoir fut sans doute naïf, mais il redonnait un sens à notre vie, et nous ressentons encore envers l'Espagne une dette d'honneur. Notre illusion ne dura pas longtemps : quelques mois plus tard il devint évident que le territoire espagnol servait de camp d'entraînement aux différents impérialismes avant le grand conflit mondial.

* *

Ce sont quelques impressions, quelques souvenirs de Juillet 1936 que je veux vous soumettre.

J'ai eu la chance de me trouver par hasard en Catalogne quelques jours avant l'insurrection, d'y voir Andrès Nin et quelques anarchistes, d'assister ensuite aux débuts toujours prometteurs d'une Révolution

populaire, qu'on ne qualifiait pas encore de « guerre de défense républicaine ».

Mes souvenirs d'Espagne sont limités dans le temps (j'ai regagné la France dès les premiers jours d'août) et dans l'espace (j'ai visité la Catalogne en juillet, puis suivi la deuxième colonne de miliciens au front d'Aragon).

Dès notre arrivée à Port-Bou au début de juillet, l'atmosphère sociale était tendue : on parlait encore de la récente grève du bâtiment menée par la CNT [[La Confédération nationale du travail (CNT) était le plus fort groupement syndical (au moins en Catalogne).]] de Madrid ; la grève des chemins de fer catalans était imminente et déjà des graffiti de la CNT, de la FAI [[La Fédération anarchiste ibérique (FAI) contrôlait la CNT.]], quelques-uns de l'UGT [[L'Union générale des travailleurs (UGT), également puissante, groupait les ouvriers de tendance socialiste ou communiste.]] couvraient les wagons ; on y lisait en particulier les salaires comparatifs de l'ouvrier non qualifié (6 pesetas 45) et du directeur (220 pesetas.). Il faut savoir que le taux officiel de la peseta était alors de 2 francs français, mais son pouvoir d'achat supérieur à 3 francs ; on vivait alors à Paris avec 1 000 F par mois, certains avec moins ; la moyenne des salaires, assez élevée en Catalogne, était de 10 pesetas par jour, alors qu'aux Asturies et en Andalousie des salaires de 2 ou 3 pesetas étaient courants, nous dit-on.

La grève générale des transports suit de près notre arrivée : outre l'absence de trains, l'absence de camions de ravitaillement est presque complète ; le port de Barcelone est frappé de paralysie. On sent déjà que le jeu est surtout mené par les hommes de la CNT et de la FAI.

Pour nous bien reconnaître dans la complexité des nuances politiques et syndicales d'alors, nous discutons successivement avec Andrès Nin,

secrétaire du POUM [[Le Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM) avait en Catalogne une influence qui dépassait le nombre de ses adhérents (quelques milliers). Il groupait des communistes d'opposition, détachés du trotskisme officiel et liés de près à l'autonomisme catalan de gauche.]] et promis à un destin tragique, puis avec Alfonso de Miguel, intellectuel anarchiste, qui nous pilote avec dévouement dans les syndicats CNT de l'habillement, du bâtiment et des transports, où l'agitation gréviste est déjà fébrile. Je n'oublierai pas de mentionner l'indignation d'un jeune camarade du syndicat de l'habillement : lorsque je lui dépeins l'atmosphère de kermesse qui accompagne en France les occupations d'usines, il ne comprend pas ; pour lui la grève ce n'est ni les chants ni la danse, c'est l'action directe accompagnée au besoin du pistolet et de la bombe, et c'est pour demain l'installation victorieuse du communisme libertaire. Je cite cette anecdote comme très caractéristique de l'ambiance catalane d'alors, de cet idéalisme quasi religieux des anarcho-syndicalistes, apôtres de l'attentat individuel autant que de l'action collective.

Les meurtres politiques semblent naturels dans cette atmosphère surchauffée, chez les libertaires bien entendu, mais aussi chez les marxistes ; les fascistes de Madrid assassinent le lieutenant Castillo, un socialiste ; la riposte ne se fait pas attendre et, la nuit suivante, les compagnons de Castillo « exécutent » la meilleure tête des partis de droite, Calvo Sotelo, ancien monarchiste devenu le leader du fascisme espagnol. Ces deux meurtres vont contribuer à allumer le brasier révolutionnaire. Le coup d'État fasciste semble imminent, on se provoque de part et d'autre et, quelques jours plus tard, le soulèvement de la Légion étrangère au Maroc donne le signal du pronunciamento militaire. L'extrême gauche de son côté, sans trop consulter le gouvernement de Front populaire, ne reste pas inactive ; on sent bien que quelque chose de grave est en préparation dans les syndicats.

Dans ces derniers jours de calme relatif, une camaraderie spontanée s'établit vite entre les Catalans et les campeurs que nous étions. Nous eûmes l'impression de vivre au milieu d'un peuple fier, courageux et pacifique à la fois, ignorant le chauvinisme. Mais ce premier contact était peut-être en partie trompeur : la vieille hostilité des Catalans à l'égard des Castillans expliquait sans doute leur amitié instinctive à l'égard de n'importe quel étranger. Un fait reste incontestable : les ruraux ressentent, tout comme les ouvriers et les petites gens, le malaise social ; nous constatons une vraie fraternité entre paysans et ouvriers, et pas une fois n'apparaît la jalousie de l'homme de la terre à l'égard de l'homme des villes ; les uns et les autres semblent se comprendre et aspirer à plus de justice sociale pour tous.

* *

Dès le dimanche 19, les bruits de guerre civile parviennent jusqu'à nous, au fin fond d'un village de la côte catalane. Reprenant la route du Sud, nous regagnons en hâte Barcelone, en carriole et en camion, car les transports officiels n'existent plus et aucune voiture ne peut circuler sans l'autorisation des syndicats. La plupart des autos portent les insignes de la CNT et de la FAI, quelques-unes celles de l'UGT et du POUM ; nous n'en avons pas rencontré une seule des autres organismes de Front populaire, ni de la Généralité de Catalogne (gouvernement régional). L'emprise des libertaires est particulièrement frappante à Mataro, petit centre de textile et de bonneterie situé à 30 kilomètres au nord de Barcelone, où flotte partout le drapeau rouge et noir. Dans cette ville, le niveau de vie est satisfaisant, semble-t-il : Nous sommes entrés dans plusieurs habitations ouvrières fort bien tenues, on nous parle de 12 pesetas par jour de salaire avec congé annuel et

assurances (vieillesse et maladie). C'est là que nous verrons le dernier curé vivant circulant en soutane ; la lutte prend traditionnellement une allure antireligieuse féroce dans cette Espagne de l'Inquisition, sauf en pays basque bien entendu.

Les rumeurs et les faux bruits, optimistes ou pessimistes, circulent d'autant plus activement que la poste est interrompue, que les journaux n'arrivent guère – et s'entraînent déjà au mensonge patriotique ou révolutionnaire. Cet aspect rebutant de la « lutte antifasciste » ne nous apparaît pas alors, et c'est rétrospectivement que je constate comme le mensonge est plus facile à installer que la justice sociale ; les tueurs de curés préfèrent leur besogne sans risque à la vie du front ; le maquillage vestimentaire transforme vite un bourgeois terrorisé en un prolétaire extrémiste ; une « grande pagaïe », pour excitante qu'elle soit, ne prépare pas une ère d'abondance socialiste.

Retenons cette leçon des événements d'Espagne : rien ne justifie le mensonge, même par omission. Et nous en avons tous commis, retour d'Espagne, en nous retrouvant dans l'ambiance mesquine du Front populaire français ! Comme nos prédécesseurs qui vécurent les premiers jours de la Révolution d'Octobre, nous avons eu peur de ne pas être compris et de nuire à un mouvement dans l'ensemble louable et acceptable. De fil en aiguille, les plus butés en sont arrivés à accepter le stalinisme, en Russie comme en Espagne, et sans même être du parti ! Mais ce serait aussi fausser la perspective que de peindre en noir les débuts de la Révolution espagnole, comme Simone Weil le fit par excès de probité intellectuelle et peur d'être dupe. Malgré des excès individuels – plus liés au tempérament espagnol et à la nature humaine qu'à des ordres venus d'en haut – ce qui domine, c'est la générosité et la dignité des vainqueurs. Et notons que nous avons pu pénétrer partout et rencontrer partout des interlocuteurs connaissant le français ; nous sommes allés dans les syndicats et dans

les organismes officiels, d'abord à la faveur de la « pagaïe », ensuite comme miliciens réguliers ; les atrocités du début nous paraissent, dans le territoire républicain que nous avons traversé, avoir été spontanées, sporadiques, assez rares, explicables sinon excusables. Elles viennent d'en bas, et non d'en haut ; elles ne rencontrent pas la sympathie des militants du rang : ceci vaut d'être noté et correspond à bien des conversations que nous avons eues, soit occasionnellement, soit en assistant à des scènes de violence et à l'exécution de quelques « contre-révolutionnaires » déguisés en ouvriers (dont deux curés, d'après la tonsure découverte sous leur casquette). Dans les premiers jours de la révolution, les polices politiques n'occupent pas encore le haut du pavé.

Nous continuons notre route vers le nord, à travers les barricades, les parades de miliciens anarchistes, les manifestations antireligieuses ostentatoires, les coups de feu inutiles lancés à tort et à travers par des mains inexpertes (l'Espagnol n'est pas un soldat, vu l'absence de conscription généralisée).

À notre retour à Barcelone, le calme paraît revenir et la vie quotidienne reprend tant bien que mal. Certes les Ramblas sont plus agitées que la semaine précédente, les voitures de la police portant les initiales de la CNT et de la FAI sillonnent sans cesse et à toute vitesse les chaussées et de préférence les trottoirs ; des gosses de quinze ans paradent avec leur pistolet ; quelques églises brûlent, des cadavres de chevaux et des carcasses d'autos incendiées sont les témoins des combats de dimanche autour de la place de Catalogne ; les files de tramways renversés encombrent les grandes artères, des « balles perdues » partent des toits ; des civils rasent les murs en brandissant un mouchoir blanc. Mais, dans l'ensemble, on a l'impression que la révolution a triomphé et commence à s'installer ; les milices ouvrières sont en armes ; les ordres partent des syndicats et non du gouvernement

républicain officiel ; les libertaires organisent les collectivisations des entreprises, souvent en collaboration avec des militants du POUM et même du PS et du PC (qui n'ont pas encore fusionné). À la façade des grands hôtels et des maisons bourgeoises flottent les drapeaux des partis et syndicats ; je doute que ces réquisitions apportent de meilleurs logis aux ouvriers : une nouvelle bureaucratie, dont on sentira le poids plus tard, s'installe avec ses paperasses habituelles. On expose à la morgue les cadavres des premières victimes de la révolution ; le chiffre officiel qu'on nous donne à l'hôpital-clinique est de 203 morts antifascistes (dont 28 femmes et quelques enfants) et 350 blessés ; ces chiffres sont certainement au-dessous de la vérité ; quant aux victimes « fascistes », inutile de dire qu'on n'en parle pas.

Dans les diverses organisations que nous visitons le mercredi 22, l'accueil est chaleureux, malgré le surmenage et les nuits d'insomnie – passées, pour la plupart, dans des fauteuils d'hôtels. Comme les autres, nous nous habituerons vite à ce manque de sommeil qui rend l'activité de chacun encore plus fébrile. Au siège du POUM, sur les Ramblas, règne un ordre apparemment militaire (comme d'ailleurs au PS, à l'UGT et au PC : nous n'avons pas l'occasion de revoir les syndicats CNT) et nous causons quelques instants avec Andrès Nin, optimiste quant au succès final, mais sans illusion sur la marche immédiate des événements et plein de scepticisme sur les capacités d'organisation des anarchistes. Il douche notre enthousiasme à l'égard de l'héroïsme un peu dilettante des libertaires. Il pressent déjà les luttes fratricides de mai 1937, dont il devait être une des premières victimes, mais il sous-estime la puissance montante des staliniens (il est vrai que les armes russes n'arriveront que trois mois plus tard et que le PC en Catalogne n'a pas su mordre sur les masses, comme dans le Sud de l'Espagne et comme en France). Nin envisage une lutte de plusieurs mois et ne croit pas à la prise imminente de Saragosse, dont tous les autres partis parlent avec

assurance. Sa lucidité nous aidera à revenir sur terre et à ne pas nous laisser griser exagérément

Aux abords du port, les sportifs français des Olympiades de Barcelone s'occupent de leur rapatriement et ne paraissent pas en général goûter cette guerre civile, qui a brisé dans l'œuf leurs exploits athlétiques.

* *

Avec un jeune camarade français, je décide de rejoindre les milices ouvrières ; et, comme le POUM ne tient pas à s'encombrer de bouches inutiles, nous nous engageons dans les milices du PC de Catalogne, dont la tâche immédiate est de gonfler des effectifs squelettiques : il n'y a alors qu'environ 3 000 communistes organisés dans toute la Catalogne. C'est donc à l'Hôtel Colon, centre des milices communistes, que nous passons deux soirées avant notre départ pour le front. Là, le hasard nous met en contact avec une secrétaire du PC, à cheveux gris, d'allure énergique, âgée d'une cinquantaine d'années à peine. Cette femme qui nous entoure de ses soins et a facilité nos formalités d'engagement se nomme Caridad Mercader : est-ce la mère du futur assassin de Léon Trotsky ? Outre des Espagnols, nous rencontrons à l'Hôtel Colon de nombreux réfugiés italiens et allemands, mais pas de Russes selon toute apparence – leur heure n'est pas encore venue. On dort mal, mais on mange bien. La discipline n'est pas rigoureuse, mais suffisante ; malgré le mélange des sexes, l'attitude générale des Espagnols est digne et le restera, je crois. Tous ces jeunes en short et en salopettes ressemblent plus à des clients d'auberges de jeunesse qu'à des guerriers ; leurs connaissances militaires paraissent égaler les nôtres, c'est-à-dire voisines de zéro. Un transfuge de l'anarcho-syndicalisme (nous dit-on) doit diriger notre colonne vers Saragosse ; cet être

d'apparence assez fruste excelle à la propagande : il organise même un faux départ pour calmer notre impatience du second soir. Après avoir quitté l'Hôtel Colon, nous n'aurons plus l'occasion de le rencontrer ; il comprend d'ailleurs fort mal le français.

Le soir du 24, on nous transfère dans un local de l'UGT et nous serons dès lors mêlés à des camarades de diverses tendances. L'ambiance y est plus spontanée et moins grandiloquente qu'à l'Hôtel Colon. Là aussi chacun se montre bon camarade, sans rivalité. Nous assistons au départ d'une première colonne pour le front de Saragosse, composée de miliciens et de quelques transfuges de l'armée régulière, dont un Français de la Légion étrangère avec qui nous bavardons sur les événements de dimanche ; sur ordre de ses chefs, il a commencé la lutte... de l'autre côté de la barricade.

Ce n'est que le samedi 25 que nous nous embarquons enfin en chemin de fer, avec le service de santé de la 2e colonne du front Nord. Notre convoi est des plus pittoresques : les wagons de miliciens alternent avec des plates-formes de marchandises garnies de mitrailleuses, dont les desservants sont des hommes de la FAI. Miliciens et miliciennes s'entassent dans des wagons torrides où nous allons vivre quatre à cinq jours, pour atteindre ce « front » mythique, car tout se borne à quelques bombardements par avions (qui lancent des bombes de 10 kg à peine) et quelques échanges de salves parfaitement inutiles entre les dits avions et nos mitrailleurs. Comme le fera la Deuxième Guerre mondiale, celle-ci commence par une « drôle de guerre ». Les modèles de fusils et de revolvers sont hétéroclites et les munitions, en général, parfaitement inadaptées à leur usage. Rare sont ceux qui savent manier ou ont même vu de près un fusil ; les premiers blessés le seront avec leurs propres armes. C'est bien plus un départ de week-end qu'un départ pour un front de guerre. Par bonheur,

apprendrons-nous plus tard, les gens d'en face ne sont pas beaucoup plus malins que nous, à part les tabors marocains, qui valent nos anarchistes sur le plan de l'efficacité militaire et du courage. L'égalité quasi absolue entre officiers et soldats est fascinante et durera autant que les milices ouvrières elles-mêmes, jusqu'à leur fusion dans 1'« armée populaire ». Plus que le manque d'armes et d'entraînement, c'est le manque de discipline qui frappe. De sa locomotive blindée surgit un mécanicien barbu, qui circule parmi nous et nous manifeste son enthousiasme, ce qui retarde encore le départ du convoi. Enfin le train s'ébranle au cri de « UHP » [[UHP : Union des frères prolétaires, cri de ralliement des combattants asturiens d'octobre 1934.]], accepté unanimement par toutes les tendances de l'arc-en-ciel politique.

Inutile d'insister sur notre traversée de la Catalogne et de l'Aragon : c'est une fête permanente et colorée ; à chaque halte (et elles sont nombreuses), les paysans nous passent des cruches d'eau, des miches de pain et des fruits ; les drapeaux rouge et noir s'érigent partout, jusque sur les meules de paille ; hommes et femmes, le poing levé, acclament le convoi. C'est une belle phase de notre randonnée. À Lérida, les anarchistes et le POUM paraissent coordonner toutes les activités de cette belle cité, moderne au bord du fleuve, moyenâgeuse par sa citadelle. Le ravitaillement est encore excellent ; mais la troupe commence à réquisitionner des vêtements dans les boutiques, ce qui ne va pas sans grincements de dents, semble-t-il : nos bons de réquisition n'inspirent pas confiance aux commerçants.

Ce n'est qu'entre Barbastro et Sariñena que l'atmosphère de guerre apparaît ; nous voyons les premiers blessés qui redescendent. Les visages sont plus tendus, les gens moins loquaces ; la trop belle confiance dans les lendemains fait place à une « espionnite aiguë ». Mais notre court séjour au front du Haut-Aragon, dans le petit village de Granen, nous permet

d'apprécier la grande fraternité et l'hospitalité désintéressée de ses paysans. Nous étions un millier de miliciens pour un millier d'habitants, ce qui ne refroidit pas l'accueil chaleureux de ces pauvres cultivateurs aragonais.

Aujourd'hui encore, je salue en pensée ces camarades que nous avons trop tôt abandonnés, pour un front où il ne se passait rien et où les jours d'été rendaient encore la vie facile et supportable. Que sont-ils devenus ? Combien sont morts ? Que reste-t-il d'espoir au cœur des survivants de ces villages « collectivisés » sous une discipline libertaire librement consentie ? L'expérience a peut-être été trop courte et trop incomplète pour laisser des traces indélébiles, et le réveil sous la vieille domination des hobereaux a dû être particulièrement amer. Qui écrira l'histoire *impartiale* de ces communautés agraires ?

À notre retour à Barcelone, dans les premiers jours d'août, la ville est calme, le ravitaillement encore bon, sauf pour la viande (elle venait en partie des Asturies). Les magasins collectivisés sont ouverts et pas encore vidés de toute marchandise. Trams, autobus et métros fonctionnent normalement. Seul le port reste inactif. L'activité de chacun paraît normalisée : on s'installe dans la révolution et dans la guerre. On nous dit toutefois que les demandes de passeports affluent ; devant le danger d'une crise prolongée, les rats quittent le navire. La ferveur révolutionnaire est déjà moins vive que dix jours plus tôt ; mais, de retour en France, l'ambiance de Barcelone nous paraîtra par contraste haute en couleurs et fort dynamique. Pendant les six mois qui suivront, nous ne vivrons qu'en fonction de l'Espagne, qu'avec le désir ardent d'y retourner et d'y combattre.

Sur l'impression que donnait Barcelone à un étranger, un excellent témoin, George Orwell, qui s'engagea près d'un an plus tard dans les milices du POUM, écrit :

« Sans doute quiconque était là depuis le début devait avoir l'impression, même déjà en décembre et janvier (1937), que la période révolutionnaire touchait à sa fin ; mais pour qui arrivait alors directement d'Angleterre, l'aspect saisissant de Barcelone dépassait toute attente. C'était bien la première fois de ma vie que je me trouvais dans une ville où la classe ouvrière était « en selle »... Je ne me rendis pas compte que tout simplement un grand nombre de bourgeois aisés se terraient ou, provisoirement, se déguisaient en prolétaires... Au printemps 1937, le changement des foules (quant à l'habillement) était saisissant. Deux faits donnaient le ton à tout le reste : d'une part les gens – la population civile – ne s'intéressaient plus beaucoup à la guerre ; d'autre part l'habituelle division de la société en riches et en pauvres s'affirmait à nouveau...

« Pendant ce temps-là se poursuivait une propagande systématique contre les milices de partis et en faveur de l'Armée populaire...

« Les Espagnols ont sans conteste une générosité, une noblesse d'une qualité qui n'est pas exactement du XX^{e} siècle. C'est ce qui permet d'espérer qu'en Espagne, même le fascisme pourrait prendre une forme relativement moins autoritaire et plus supportable. Peu d'Espagnols possèdent les odieuses capacités et l'esprit de suite qu'exige un État totalitaire moderne. » [[George Orwell, « la Catalogne libre », trad. par Yvonne Davet (Gallimard).]]

Quant à moi, je n'ai pas assisté comme Orwell aux Journées de Mai 37, qui mirent un point final à la révolution espagnole et permirent aux staliniens d'instituer leur dictature de fait ; mais ces réflexions me font penser que j'ai eu la chance de connaître la plus belle époque, celle des débuts d'une révolution où le peuple fut véritablement « en selle », mais pas pour longtemps.

Comme les journaux du POUM nous le rabâchaient quotidiennement, c'était folie de vouloir séparer la guerre et la révolution ; on ne pouvait gagner la guerre sans développer de pair et affermir les conquêtes sociales. Pour nous qui avons connu Juillet 36, c'est l'évidence même.

* *

Je rentrai en France en pleine lune de miel du Front populaire, époque des embrassades entre staliniens, radicaux et socialistes. Les socialistes tremblaient de se brouiller avec l'Angleterre (voir le fameux discours de Léon Blum à Luna-Park), et avaient une peur bleue d'un mouvement nationaliste au Maroc français (on a vu mieux depuis en Afrique du Nord !).

Lorsque je lui proposai mes souvenirs sur la Catalogne, le premier réflexe d'un bon camarade, alors socialiste de gauche, fut de me demander de changer le titre de mon article : « Ce que j'ai vu de la Révolution espagnole » devait devenir « Ce que j'ai vu de la lutte contre Mola » – général franquiste dont j'ignorais l'existence et ignore encore toujours le rôle exact.

Il ne fallait à aucun prix parler de « révolution ». Il y allait de la conservation des victoires sociales acquises pacifiquement en France, insinuait-on. La première tâche était de se prémunir contre une attaque hitlérienne : on défendait, en Espagne comme en France, « le Droit, la Liberté, la République », et pas plus. Cet idéal alléchant de « Guerre pour la démocratie » a, comme on le sait, excité l'héroïsme républicain de notre peuple et contribué à nos « succès » de 1940. Seule une lutte révolutionnaire authentique en faveur d'un idéal libertaire avait quelque chance de galvaniser les

meilleurs, de contrebalancer la propagande soviétique, d'ébranler (avec ou sans guerre) la suffisance des dictateurs fascistes voisins, dont le régime était encore fragile et l'armement incomplet. Mais à quoi bon explorer le domaine des suppositions et refaire l'Histoire ?...

Le fait incontestable, c'est qu'à notre retour de Catalogne, le spectacle du Front populaire français était si choquant qu'on ne souhaitait qu'une chose : repartir de l'autre côté des Pyrénées dans le plus bref délai. Je ne l'ai pas fait, et bientôt il fut trop tard. En Espagne aussi, la révolution était matée et l'ordre régnait grâce aux armes russes. Aujourd'hui, l'ordre règne encore là-bas, celui de Franco. Naguère encore, on donnait le fouet dans les prisons d'Espagne, comme le prouve un reportage du « New York Times » de mai 1945. Certes, il ne s'agit pas d'un fascisme « scientifique » comme en Allemagne ou en URSS – d'une part grâce à la longue résistance des opposants (qui a pourri la victoire franquiste), d'autre part grâce au tempérament ibérique qui se prête mal au moule fasciste, enfin et surtout parce que les problèmes économiques ont étranglé chez les franquistes toute velléité sérieuse de provocation guerrière (même la répression s'atténue peu à peu). Si Franco reste, c'est que la division des antifascistes et la peur d'une nouvelle guerre civile poussent à le supporter ; mais, si la terreur est moins féroce, la misère reste, plus accablante que jamais.

Un jour la lutte reprendra, sous une forme ou sous une autre. Souhaitons que les Espagnols sachent tirer quelques conclusions de leur expérience, associer un meilleur sens de l'organisation à leur admirable instinct de liberté. En Espagne, tout progrès social est subordonné à une révolution agraire profonde et à une transformation de l'industrie – qui peut cesser d'être inhumaine si des hommes épris de justice et d'esprit

libertaire s’attellent sérieusement à cette tâche.
L’enjeu me paraît mériter un tel effort.

Daniel Martinet